

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 12 (1879)

Artikel: L'avenir de la religion : d'après Alexandre Schweizer

Autor: Astié, J.-F. / Schweizer, Alexandre

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379252>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'AVENIR DE LA RELIGION

D'APRÈS

ALEXANDRE SCHWEIZER¹

Il est passé sans retour le temps où la religion pouvait exercer une action bienfaisante : elle n'a plus qu'à céder au plus vite la place à la civilisation qui l'a dépassée et dont elle arrête la marche. Telle est l'assertion non seulement d'un parti extrême, mais le cri de ralliement que répètent en chœur les tendances les plus diverses de l'époque actuelle. A ce *requiem* à l'adresse de la religion viennent s'ajouter des louanges en l'honneur d'une moralité libre, purement humaine, qu'on commence enfin à mettre en pratique et qui demeure étrangère à la religion. Au lieu de cela, nous pourrions bien risquer d'être entraînés dans la ruine de toute civilisation, s'il y a encore du vrai dans le mot antique, prétendant qu'il serait plus aisé de fonder une ville dans les nuages qu'un Etat sans religion. Après avoir entendu ces voix, nous verrons ce qu'elles valent et nous nous ferons une juste idée de la religion.

I. *Les voix hostiles à la religion.*

Dans ce chœur antireligieux, il est facile de distinguer quatre voix distinctes dont la valeur respective peut être appréciée à part : celle des représentants de la civilisation, la voix de la philosophie spéculative, celle des sciences naturelles et enfin la voix du socialisme communiste.

¹ *Die Zukunft der Religion*, von Alexander Schweizer.

1^o Quoique jeune encore, la science de la civilisation donne bien décidément le ton. On le voit déjà par les divers degrés successifs de culture dont elle parle : soit qu'avec Turgot (1750) on admette un développement lent de l'esprit humain, soit qu'avec Aug. Comte on parle de la loi des trois états (la phase théologique, métaphysique, positive), ou qu'on fasse précédé ces trois d'une quatrième période qui serait celle de la mythologie, en tout cas, la religion est une affaire appartenant au passé¹.

Toutes ces divisions-là n'ont que la valeur d'une simple hypothèse : il faut les comparer aux faits pour en admettre d'autres dans le cas où celles-ci se montreraient insuffisantes. Au fait, la marche de la civilisation paraît beaucoup plus complexe. Il est évident qu'elle présente tantôt comme contemporains les éléments que les historiens donnent comme successifs, tantôt comme plus récents ceux qu'on présente comme anciens et réciproquement, de sorte qu'en tout cas il faut reconnaître dans la civilisation des mouvements de recul, si on tient à la division en périodes. Au surplus, on ne saurait voir dans l'état métaphysique guère autre chose qu'une fantaisie doctrinaire.

Admettons que la phase mythologique ait été partout la première². C'est assez naturel. Au premier mouvement de surprise, provoqué par la vue des phénomènes du monde extérieur, la connaissance des causes naturelles faisant complètement défaut, il est tout simple qu'on en eût imaginé de fantastiques, revêtant une forme mythique, ainsi pour expliquer les orages, les tremblements de terre, les éclipses de soleil, ou l'avènement du printemps. Et toutefois les hommes qui sont le plus au courant de ces antiques phases des peuples civilisés, pendant lesquelles les mythes doivent s'être formés, veulent y voir une période de décadence, succédant à un degré supérieur de cul-

¹ Outre la réfutation de la loi des trois états, d'Auguste Comte, qui a paru ces dernières années dans la *Critique philosophique*, avec Schweizer nous en signalerons une autre dans le journal de Hilgenfeld pour la *théologie scientifique*, année 1878.

² Voir le second recueil des *Etudes* de Ed. Zeller et aussi Otto Pfleiderer, *la Religion*, II, introduction.

ture dont l'intelligence serait perdue¹. Ce fait s'explique soit par l'émigration de tribus qui perdirent l'intelligence de la civilisation de leur patrie primitive, soit par la décadence d'une culture supérieure, soit enfin par l'immigration de hordes sauvages, dans le sein d'une civilisation déjà en décadence. Sans doute, les nouveaux venus prirent part à la civilisation nouvelle qu'ils trouvèrent, mais ils enveloppèrent de formes mythiques ce qu'ils ne comprirent pas. Il y aurait donc au delà des périodes mythologiques une époque plus ancienne dans laquelle on se serait mieux rendu compte des choses, mais les premiers commencements s'en perdent si loin dans la nuit des temps qu'il ne peut être question de prouver qu'elle ait été précédée elle-même d'une phase mythologique².

La théorie est donc en défaut déjà à l'occasion du premier état. L'idée que toute civilisation aurait débuté par des mythes est une pure hypothèse qui ne saurait rendre compte de tout, du moment où il peut être établi que certains cycles mythologiques ne s'expliquent que comme décadence d'un degré supérieur de culture. Pourquoi ce qui a pu être établi à l'occasion dans certains pays ne se serait-il pas passé de même partout ailleurs, bien que les moyens d'établir le fait nous manquent entièrement? Fallût-il admettre que la fantaisie a toujours débuté par s'adonner à la composition des mythes, alors la civilisation proprement dite n'aurait commencé que plus tard. En opposition à la théorie qui veut que la civilisation se soit développée du sein de la grossière barbarie, Humboldt maintient fermement qu'il faut voir dans les hordes sauvages une dégénérescence de tribus primitivement plus civilisées.

En second lieu, s'il est vrai que des représentations religieuses et des doctrines se dégagent des mythes, et que, par conséquent, la phase religieuse paraît succéder à la phase mythologique, dans la règle cependant la mythologie et la religion apparaissent en même temps et à côté l'une de l'autre. De sorte que si, d'une part, la vie religieuse peut avoir sa source dans

¹ Voir Max Müller, *Essais*.

² *Ibid.*, II, pag. 9. — Köppen, *La religion du Bouddha*, I, pag. 3 et 451.

des mythes, d'autre part, des sentiments religieux peuvent éprouver le besoin de s'exprimer au moyen de mythes. Ainsi, dans le christianisme même, la religion est plus ancienne que les légendes mythologiques et les dogmes, et partout les sentiments religieux paraissent être la source antérieure des mythes. Les légendes et la dogmatique mythologique, les prescriptions rabbiniques, le matérialisme des cérémonies et des œuvres, le cléricalisme et le monachisme, sont partout nés de la religion, et cela dans les Indes et en Palestine, comme dans l'Europe chrétienne. De sorte que la seconde phase de la civilisation, l'époque religieuse succédant à la mythologie, n'est à son tour qu'une simple hypothèse qui pourrait rendre difficilement compte de la marche réelle des choses.

Accordons, en troisième lieu, comme vrai que la religion ou plutôt son expression doctrinale, les mythes et les dogmes, ont été retravaillés et remaniés plus tard par la critique dans une époque riche en lumières philosophiques, par la philosophie religieuse ou par la dogmatique critique, au point que le pré-tendu noyau paraît se dissoudre en idées philosophiques ; supposons que ce fait, qui, à proprement parler, ne produit de sensation dans la chrétienté que depuis un siècle, et qui a fini par se formuler exactement dans une dogmatique moderne, donne lieu de croire que la phase religieuse a été supplantée par la phase philosophique. Nous n'en voyons pas moins, en général, la philosophie et la religion marcher côté à côté comme contemporaines. Pourquoi ne verrions-nous pas encore à l'avenir ce qui s'est vu jusqu'à présent ? En effet, pendant que la philosophie s'efforce de broyer, de triturer les dogmes religieux, il ne tarde pas à devenir manifeste que ce n'est nullement la vie religieuse elle-même qui peut ainsi être triturée par la philosophie critique. Il devient de plus évident que le résultat philosophique, qui se présente comme devant supplanter la religion, ne peut pas même se maintenir lui-même comme vérité métaphysique. De sorte qu'ici encore, à l'occasion de la troisième phase, la culture philosophique, on ne peut pas s'élever plus haut que l'idée d'une simple hypothèse.

Admettons, en quatrième lieu, qu'à une époque riche en

spéculations philosophiques, pendant laquelle la métaphysique a dogmatisé, succède une phase où règne plus de sobriété : alors les sciences naturelles, jusque-là laissées en arrière, prennent si bien l'offensive qu'il se trouve des savants exclusifs pour signifier à la philosophie et à la religion qu'elles ne sont qu'illusion ; il semble que la culture philosophique a été supplantée par les sciences prétendues positives et naturelles. Il ne tarde pas à devenir manifeste d'abord que la philosophie elle-même peut se réformer, renoncer à être une métaphysique dogmatique pour devenir une théorie de la connaissance et une philosophie critique¹. Il devient, en second lieu, évident que la science de la nature, condamnée à ne s'occuper que de détails, ne saurait prospérer sans philosophie, sans notions synthétiques, sans idées directrices, qu'on ne saurait puiser dans des observations isolées ou dans l'induction. Or, si la science de la nature et la philosophie ne peuvent prospérer qu'en agissant l'une sur l'autre, elles sont condamnées, pour tout le cours des âges, à continuer à travailler l'une à côté de l'autre. Cette soi-disant quatrième phase de la civilisation n'est pas même une hypothèse fort vraisemblable. Il ne faut y voir que l'expression de la confiance en elle-même que la science de la nature puise dans ses surprenants progrès. Elle devient alors assez exclusive et étroite pour présenter la connaissance du monde matériel comme l'unique mission de l'homme, et pour ne plus savoir, dans l'ardeur de son premier zèle, faire cas de la religion et de la philosophie.

Cette commode division des phases diverses de la civilisation n'a donc que la valeur d'une simple hypothèse, hors d'état d'orienter dans la marche d'un développement beaucoup plus compliqué qu'on ne le suppose. On ne réussirait pas même à s'orienter en se rabattant sur l'idée qu'il y aurait eu non pas précisément domination exclusive, mais *prédominance* de la mythologie dans la première période, de la religion dans la

¹ Voir Zeller, *Histoire de la philosophie allemande*, la conclusion, et le second volume de ses *Etudes*, 14 et 15. — Schopenhauer déclare à son tour que nul ne doit se risquer à faire de la métaphysique avant d'avoir étudié les sciences naturelles.

seconde, de la philosophie pendant la troisième et des sciences naturelles dans la quatrième. Même ainsi restreinte, l'hypothèse n'est pas confirmée par les faits.

Faisons d'abord abstraction de la circonstance que des penseurs doués d'un esprit d'observation des plus pénétrants n'admettent nullement l'idée d'un progrès constant et graduel de la civilisation dans le sein de l'humanité ; c'est le cas de Schopenhauer¹ et même de Lange dans son *Histoire du matérialisme*. (3^e édition, II, pag. 327².) Négligeons ensuite le fait que jusqu'à présent la civilisation est passablement restée dans le sein de la race caucasique³ ! Toujours est-il que celui qui croit à un progrès régulier doit avouer qu'il n'a pas été seulement fort lent, mais qu'il s'est trouvé maintes fois interrompu et qu'il y a eu souvent recul.

La civilisation d'un ou de plusieurs peuples a toujours fini par se détruire elle-même et par aboutir à la décadence, et, même après la disparition d'une civilisation, il en est venu d'autres qui ne se sont pas précisément montrées supérieures, bien que le type national ait été tout autre. Mais là où il se forme un cercle de civilisation, qui va d'abord en avançant et plus tard en reculant, là où les éléments d'une civilisation disparue ont entièrement contribué au développement de celle qui a suivi⁴, nous voyons que les parties constitutives de la culture, la religion, la philosophie, la science de la nature, ne sont jamais venues les unes après les autres, mais qu'elles ont été contemporaines, se sont entremêlées avec la prédominance temporaire d'un des éléments, qui n'a jamais interrompu l'influence réciproque des uns sur les autres. Il est à la vérité fort fréquent que peu de gens s'élèvent d'abord aux nouveaux degrés supérieurs, tandis que la multitude s'en tient à la phase anté-

¹ Il aurait tourné en ridicule cette aimable idée s'il faut en croire l'ouvrage de Lindner et de Frauenstädt sur ce philosophe, pag. 301.

² Il nous sera permis de rappeler que nous avons été les premiers à attirer l'attention sur cet important ouvrage aujourd'hui traduit en français. Voir année 1868 et 1869.

³ Voir Théodore Waitz, *Anthropologie der Naturvölker*, 2. Auflage, 1877, I, pag. 7.

⁴ Büdinger's Kulturübertragungen.

rieure. Mais il n'en devient pas moins vrai que, dans le sein de la même civilisation, au lieu de se succéder, les parties essentielles de la culture sont contemporaines et ne cessent d'agir les unes sur les autres. Si parfois la spéculation avec sa méthode déductive vient à dominer pendant quelque temps, les sciences exactes en retard arrivent bientôt avec leur méthode inductive, pour refroidir l'ardeur spéculative; et par contre la philosophie, d'abord négligée, est provoquée à une activité nouvelle¹, après une période riche en découvertes dans le domaine des sciences naturelles. Le fait que de nos jours, en Allemagne, à une végétation spéculative des plus luxuriantes a dû succéder une tendance plus sobre, qui a laissé la première place aux sciences naturelles avec les surprenants résultats qu'elles ont obtenus, ce fait ne nous autorise nullement à proclamer que la science de la nature est l'unique et suprême degré de la culture, c'est-à-dire à faire d'un phénomène éphémère la règle de tout le développement de la culture humaine. Si dans le passé aucune civilisation particulière n'a suivi cette marche, le développement général de l'humanité ne semble pas non plus y être astreint. Dans l'ancienne civilisation de l'Inde, la religion et la philosophie se montrent contemporaines d'une science de la nature qui laisse encore beaucoup à désirer². Platon cultiva la philosophie, mais aussi la religion et même avec un goût pour le mythe qui réclame encore plus la foi pour l'idée que pour les faits; et néanmoins il s'adonna à la science de la nature et aux mathématiques. Aristote cultiva la philosophie et les sciences naturelles, sans mépriser pour cela la religion³.

Les pères de l'Eglise et les scolastiques n'étaient pas moins des hommes religieux que des philosophes. Sans doute chez eux l'étude de la nature fut empêchée, la philosophie dominée par le dogme religieux, mais ce fait avait sa raison d'être par-

¹ Voir la *Morale de Schleiermacher*, éditée par Schweizer, pag. 226.

² « Il est peu de problèmes de philosophie qui n'aient occupé l'esprit hindou, » dit Max Muller, IV, pag. 140.

³ En toutes choses, Aristote fut un empirique et un philosophe spéculatif. Moritz Carrière, *Die sittliche Weltordnung*, Leipzig 1877.

ticulière dans l'état primitif des peuples barbares. Ceux-ci trouvant en Occident une tradition chrétienne au-dessus de leur portée, n'en purent retravailler les éléments que sous la forme de légendes et de dogmes fantastiques, apportés par la mythologie païenne. On comprend fort bien que, dans une pareille époque, la culture chrétienne, incomprise, ait été révérée comme une autorité surnaturelle, ait donné naissance à une conception superstitieuse et miraculeuse de l'univers et imprimé un cachet particulier au besoin d'idéal. Mais dès que, avec Aristote et Platon, ensuite avec la Renaissance, des éléments naturels et séculiers agirent de nouveau sur l'esprit du moyen âge, des besoins philosophiques ardents, quoique, il est vrai, fantastiques d'étudier la nature se firent jour.

Le dogme continua sans doute à exercer son influence, mais enfin, à partir de la Réformation, celui-ci reprit sa vraie signification ; il fut renvoyé à son propre domaine, dissous par la critique, de façon à ne plus pouvoir arrêter le libre développement de la science. Cette expérience relativement courte, dans laquelle on a vu, d'une vie de l'esprit confuse et mythique, surgir successivement des doctrines religieuses d'abord, ensuite des spéculations philosophiques, et enfin une étude exacte de la nature¹, de même que le fait beaucoup plus général que la vie intellectuelle, dans toutes ses directions, s'exprime au début plutôt dans le domaine de la fantaisie que dans celui de l'entendement, tout cela n'autorise pas à dire que la civilisation suive partout et toujours la marche qu'on prétend lui assigner, ni à reléguer la religion dans le passé, comme degré inférieur de la civilisation. Buckle commet la même faute dans son *Histoire de la civilisation en Angleterre*, lorsqu'il fait provenir les progrès de la civilisation de celui des sciences exactes et qu'il donne la morale pour stationnaire, comme Lange le lui a montré dans son *Histoire du matérialisme*, II, pag. 464. Quand on rend la religion seule responsable des idées insuffisantes et superstitieuses des siècles passés, on ne peut manquer d'adop-

¹ Voir Zeller, second volume, N° 16, « l'explication téléologique et mécanique de la nature. »

ter le faux raisonnement de Buckle prétendant que la civilisation prospère dans la proportion où la religion disparaît. Mais il est hors de doute que la religion ne manquera pas de se développer avec les progrès de la morale, de la philosophie et des sciences de la nature¹.

Dans le chœur antireligieux, ce sont des représentants de la civilisation qui donnent le ton avec leurs divisions fort problématiques en périodes. Nous venons de voir que ce ton est loin d'être pur ; les tons vrais se mêlent aux faux qui l'emportent.

2^e La seconde voix défavorable à la religion est celle de la philosophie, ou mieux des derniers systèmes métaphysiques d'Allemagne. La philosophie de Hegel avec ses rejetons Feuerbach et Strauss, non moins que leurs adversaires pessimistes, Schopenhauer et Hartmann, élèvent si haut leurs systèmes, — d'ailleurs extraordinairement différents, — que de ces sommets la religion apparaît tout à fait dans les bas-fonds, et peut à peine continuer à végéter à leur ombre. Hegel, il est vrai, aimerait beaucoup se contenter de tendre la main à la religion puisqu'il lui accorde en partage la vérité absolue, exactement cette même vérité qu'il possède lui-même dans sa philosophie. Malheureusement cette vérité religieuse se présente sous une forme fausse, c'est à la philosophie qu'elle doit aller demander la vraie : d'abord pure et simple représentation, riche en contradictions dans le domaine religieux, la vérité trouve sa notion parfaitement adéquate dans la philosophie ; à la première phase elle est ce qu'il faut pour la foule, dans la seconde elle devient à l'usage des sages. La religion semble donc devoir persister. Mais à quoi bon que le maître daigne s'abaisser jusqu'à elle et lui délivrer même un meilleur certificat que ne le lui permettent les principes ? Les disciples ne se draperont qu'avec plus de fierté dans le manteau philosophique, sans faire grand cas de la prétendue vérité de la religion sous forme défectueuse. Suivant l'usage, ce qu'il y a précisément

¹. Tandis que Comte prétend que chaque science traverse à son tour les trois degrés inférieurs de développement, Carrière présente autrement les choses. Voir l'ouvrage cité, pag. 312.

de plus défectueux chez le maître, dans ce cas, son intellectualisme exclusif¹, qui ne saisit la religion que par le côté doctrinal, est relevé par ses disciples et développé jusque dans les dernières conséquences logiques. Du moment où la religion n'enseigne des choses vraies en tout cas qu'au moyen de représentations contradictoires, il en résulte que le vrai devient lui-même faux dans les formes fausses qu'il revêt. Celui qui comme philosophe se trouve en possession de la vérité sous sa vraie forme ne peut plus s'occuper de la religion, si ce n'est pour la dissoudre, au moyen de la critique, et pour conserver dans la philosophie l'élément éternellement vrai. Il se peut que la religion ait produit de bons effets dans d'anciennes phases de la civilisation ; qu'elle demeure encore quelque temps indispensable pour la multitude ignorante ; percée à jour pour les hommes cultivés, elle est irrémissiblement perdue et sans avenir. En tout cas, c'est le devoir des hommes éclairés d'éclairer toujours plus la multitude des simples et de leur enlever autant que possible cette illusion appelée religion².

Qu'ils s'expriment avec plus ou moins d'équité, qu'ils s'éloignent d'ailleurs du maître ou qu'ils aillent jusqu'à le renier, tous ceux qui se sont inspirés de l'intellectualisme de Hegel sont d'accord pour répudier la religion. D'après Feuerbach la représentation religieuse n'est que pure déception : ce qui se trouve en nous est posé en dehors et, après l'avoir élevé à la hauteur de l'infini, nous l'adorons. Il est vrai, c'est oublier que la religion procède tout d'abord du pressentiment de l'infini postulé comme antithèse de notre nature finie ; ce n'est que postérieurement qu'elle a recours à l'analogie d'attributs de notre nature finie, afin de rendre visible, au moins au moyen de symboles, ce qui en soi ne peut être pensé³. Strauss aussi, un ci-devant idéaliste, converti au monisme matérialiste, par

¹ Otto Pfleiderer, pag. 29, a signalé ce côté exclusivement intellectuel de la notion hégelienne de la religion.

² En 1877, le synode scolaire de Zurich a réuni tous les instituteurs pour entendre les discours de deux dilettanti sur la vanité de toute religion.

³ Voir la *Dogmatique* de Schweizer, 2^e édition, I, § 28.

le darwinisme et par les disciples allemands les plus fougueux de cette école, nous demande de rejeter l'idée de Dieu comme une pure illusion. Il ne faut plus conserver le mot religion que pour désigner notre dépendance de l'univers. Il est vrai que cela le conduit aussi à rompre avec la philosophie hégélienne; la prétention de celle-ci à posséder la vérité absolue n'est à son tour qu'une illusion, de sorte que la religion et la philosophie spéculative ont le même sort. Pour la nouvelle foi de Strauss il n'existe aucune réalité, si ce n'est la réalité matérielle de l'univers, se mouvant mécaniquement. Ceux qui pensent comme Strauss se trouvent tellement satisfaits de l'univers que, outre l'art, la science et l'Etat, il ne leur reste plus rien à désirer, ni Eglise, ni culte, ni prière, ni religion; l'Eglise ne doit pas même projeter son ombre sur eux. Pendant que nous nous réjouissons, disent-ils, de cette liberté, il se peut que la multitude ait besoin pour longtemps encore des lisières de la religion¹.

Les adversaires pessimistes de Hegel, Schopenhauer et Hartmann, ne sont pas d'un autre avis, bien qu'ils ne puissent assez fortement répudier tout ce qu'il y a de superficiel dans l'optimisme de Strauss. Tout en méditant des « charlataneries de Hegel, » Schopenhauer suit exactement la même voie que lui. Comme elle se borne à présenter sous forme de simples symboles, paraboles, mythes et dogmes, la vérité supérieure que Schopenhauer croit posséder, la religion est perdue du moment où on se rend compte du fait. Car elle ne peut agir comme vérité qu'aussi longtemps qu'on tient encore ces symboles et la légende sainte pour des vérités de fait. Dès que la culture philosophique montre que tout cela n'a qu'une valeur symbolique, c'en est fait nécessairement de toute foi à une prétendue vérité. Comme c'est là où nous en sommes, la religion ne saurait plus avoir d'avenir, bien que cette illusion puisse être indispensable à la sotte espèce humaine, en guise de muselière. Ainsi l'Etat, fût-il rationnellement organisé, est incapable de tenir en bride la méchanceté humaine; il faut encore quelque chose de positif, comme, par exemple, une religion d'Etat. A ce compte-là, la religion serait à la fois fausse et indispensable.

¹ Voir l'ouvrage de Schweizer, *Nach Rechts und Links*, pag. 278.

Inspiré par Schopenhauer, Hartmann se propose aussi de proclamer la religion actuelle pour intenable, d'abord dans sa *Philosophie de l'inconscient*¹, et, en outre, dans son pamphlet écrit un peu à la légère : *la Dissolution du christianisme*. Ces pessimistes croient aussi posséder une métaphysique philosophique, comme Hegel et Schelling, une connaissance de ce qui est caché derrière le phénomène de la chose en soi, que l'un appelle « la volonté, » l'autre « l'inconscient. » Naturellement, en qualité de pessimistes, ils ne comptent que fort peu de génies capables de saisir cette vérité supérieure; et ils ne voudraient pas déjà enlever la religion à la sottise humaine qui a encore besoin de lisières. Hartmann va même jusqu'à accorder qu'il y a un besoin profond de religion et il s'efforce d'en confectionner une par l'alliance du théisme chrétien et du panthéisme indou. Mais comme aujourd'hui le dualisme entre une religion ésotérique et une religion exotérique est évidemment intenable, il est obligé de s'en tenir à l'assertion qu'il n'y a plus d'avenir pour la religion : en effet, personne ne voudra maintenir une religion se reconnaissant elle-même pour une illusion. Nous verrons plus loin que ces philosophes rejettent la religion, parce que, à leurs yeux, elle doit être une science, et comme elle n'aboutit pas à se formuler en science, elle perd toute valeur : tout cela n'est justement que le faux point de départ de cette philosophie, un châtiment de l'intellectualisme étroit².

3^e La troisième voix qui se fait entendre dans le chœur anti-religieux, c'est celle des naturalistes, du moins celle de la majorité des naturalistes allemands, dont les faits et gestes tolérés d'en haut, aux yeux de nos Eglises orthodoxes, travaillent à

* Il va sans dire que cette philosophie toute récente a été recommandée dans le synode scolaire de Zurich. L'idée du monde comme produit de l'inconscient n'est-elle pas beaucoup plus moderne que celle de la création divine?

* Twisten aussi, dans un ouvrage déjà cité, pense que, les idées religieuses étant impuissantes à dominer la vie intellectuelle, le moment est venu d'en finir avec elles... Sans nul doute, il faut en finir avec la domination hiérarchique de la science. Mais la religion est plus affaire du cœur et de la volonté que de l'entendement.

dégoûter de toute religion¹. C'est au point que d'ardents naturalistes, en qualité de missionnaires de l'incrédulité, agitent le public par des pamphlets, et parcouruent même personnellement la terre et la mer pour faire des prosélytes². Que la construction de l'univers s'explique d'elle-même exclusivement par le mouvement mécanique de la force et de l'étoffe ou des atomes, s'attirant et se repoussant; que le monde inorganique se forme de molécules, de cellules, qui se divisent et se combinent pour produire des organismes et des êtres vivants supérieurs; que dans ceux-ci surgisse enfin la sensation et de la sensation la conscience, comme produit exclusivement mécanique de mouvements toujours plus compliqués dans le système nerveux et dans le cerveau, alors l'idée de Dieu deviendrait tout à fait superflue; le matérialisme pur serait en mesure de tout expliquer. De sorte que l'invocation de Dieu ne serait plus qu'une simple phrase pour voiler ce qui reste encore pour nous inexplicable, et Dieu un simple mot pour se tirer d'embarras, comme dit Strauss³. Dans son petit livre, *la Foi ancienne et la foi nouvelle*, il entreprend de diriger philosophiquement les naturalistes de l'école mécanique: ils sont invités à admettre en même temps l'explication darwinienne de ce qui, jusqu'à présent, a paru le plus incompréhensible, savoir l'origine des espèces, et ensuite que nous n'avons plus besoin de la religion et de Dieu. Déjà avant les résultats les plus récents des sciences naturelles, un savant célèbre n'avait-il pas hautement déclaré que, dans toutes ses recherches, il n'avait jamais rencontré Dieu, comme si avec le microscope et le télescope ou le scalpel on pouvait percevoir Dieu! Des naturalistes distingués, comme Dubois-Reymond, et des philosophes, comme Ed. Zeller, ont beau rendre attentif aux limites imposées à la

¹ J'ai rendu attentif à ce danger dans mon ouvrage : *Nach Rechts und Links*, parce qu'ils ne font que provoquer la haine contre toute foi religieuse. Que, du moins, les horribles attentats qui viennent d'avoir lieu en Prusse n'aboutissent pas à la tentative de restaurer une orthodoxie qui a complètement fait son temps.

² C'est Büchner qui s'est surtout distingué par son zèle.

³ Est-ce là un emprunt fait à Spinoza qui voit dans l'invocation de Dieu un *asylum ignorantiae*?

science de la nature, à tout ce qu'il y a d'abstrait dans les pré-tendus atomes, qui sont également appelés force et étoffe, et ensuite à l'origine de la sensation et de la conscience; ils ont beau signaler à nouveau l'insuffisance de la doctrine darwinienne de la sélection, tout cela ne sert à rien. On n'en demeure pas moins fidèle au nouveau dogme qui veut que le monde de la nature soit tout; que tout, par conséquent, s'explique mécaniquement et que partout la religion recule devant les progrès de la civilisation, comme ont fait les Peaux-Rouges d'Amérique devant la civilisation européenne. Le matérialisme, si on veut désigner par ce mot l'explication de tous les phénomènes de la nature par des causes naturelles, pourrait être justifié dans la science de la nature sans régner pour cela dans tous les domaines de l'être, comme on ne tardera pas à s'en apercevoir et comme cela résulte déjà des importants témoignages des plus clairvoyants d'entre les naturalistes¹.

4^o La quatrième voix dans ce concert antireligieux est le cri de triomphe de nos socialistes communistes. Après avoir d'abord cherché dans le christianisme des idées favorables à leur doctrine d'une universelle félicité, ils se sont bientôt aperçus du profond abîme séparant l'Evangile du royaume des cieux de toute tentative de trouver le souverain bien dans la félicité terrestre². C'est justement parce que la religion chrétienne, en insistant sur les biens de l'homme intérieur, limite et retient

¹ C'est ce que reconnaît également Schopenhauer: « Les grands progrès dans la physique achèvent seulement la connaissance du monde phénoménal; ils doivent, par conséquent, rendre toujours plus sensible le besoin d'une métaphysique, afin qu'on ne connaisse pas seulement l'écorce, mais aussi le noyau de la nature. » *Die Welt als Wille*, II, pag. 197. — Parlant de Schopenhauer, Frauenstädt exprime la même pensée: « L'ensemble des sciences naturelles ne saisit la nature que par le côté objectif. Mais l'essentiel réside dans le côté subjectif. Celui-ci ressort à la philosophie. » Pag. 402.

² Voir l'ouvrage de Romang: *Die Bedeutung des Communismus aus dem Gesichtspunkte des Christenthums und der sittlichen Cultur*, 1847. Il mérite toujours qu'on en tienne compte et il est plus prudent que Todt, *Der radikale deutsche Socialismus und die christliche Gesellschaft auf Grund einer Untersuchung des Neuen Testament*, 1877.

la poursuite des biens terrestres, qu'on se jette avec d'autant plus d'audace dans le matérialisme pratique qui trouve sa légitimation incontestable dans le matérialisme théorique des naturalistes et d'une grande partie des philosophes. Les classes ouvrières, pénétrées du levain socialiste, sont ainsi conduites à déverser, en prose et en vers, dans des catéchismes et des chansons, la raillerie et le sarcasme contre Dieu, Christ et la religion, et à célébrer occasionnellement les faits et gestes de la Commune de Paris¹. En fait, si ces masses fanatisées pouvaient une fois se soulever, maintenant que les journaux et les sociétés ont pu avec assez d'impunité miner toutes les bases de l'ancienne civilisation, il faudrait s'attendre à voir le drapeau rouge supplanter la croix, à assister à d'horribles persécutions des personnes religieuses et des propriétaires, vu que la peine de mort ne tarderait pas à être rétablie. Ne proclame-t-on pas à haute et intelligible voix que la civilisation actuelle, avec la religion, l'Etat, la propriété et la famille, doit être renversée, tout obstacle être enlevé, afin de faire place nette pour l'établissement de la république sociale ?

Ailleurs, sous le régime du suffrage universel sans contre-poids, on cherche à satisfaire les besoins généraux audacieusement exagérés, en accablant toujours plus d'impôts la propriété privée; on espère résoudre ainsi légalement la question sociale. Mais dès que la minorité propriétaire, écrasée par la majorité, ne pourra plus se résigner à tout subir, on ne se fera aucun scrupule de saisir par des moyens révolutionnaires ce qui serait par trop lent à obtenir par des procédés légaux, c'est-à-dire au moyen des décrets du suffrage universel. En effet, les clubs socialistes, savoir les agitateurs démagogiques, qui jettent sur tous les peuples le filet du nouveau royaume, ne se contentent plus des facilités accordées à la classe ouvrière, compatibles avec le maintien de ce qui a fait jusqu'à présent la base de la

¹ Le programme de l'alliance de la démocratie socialiste de Bakou-nine commence ainsi : « L'alliance se déclare athée. » On lit dans des chants imprimés à Zurich en 1874 : « C'est un gredin, celui qui reconnaît humblement en paroles et en actions qu'il règne un Dieu dans le ciel. » La gredinerie ne pourrait que trop aisément se trouver de l'autre côté.

civilisation : ce n'est qu'à la suite du bouleversement général que la domination des ci-devant opprimés et de leurs chefs sera définitivement assurée. La religion doit être mise de côté précisément parce qu'elle a été jusqu'ici la base la plus profonde de la civilisation ; il n'y a pas de monde supérieur au monde présent ; il n'y a pas de règne de Dieu dans ce monde-ci et au-dessus de lui, il n'existe pas de monde idéal ; il faut conquérir le bonheur de tous ceux qui sortent victorieux de la lutte pour l'existence. Les moyens pour atteindre ce but surabondent : il n'y a qu'à faire une caisse commune, pensent-ils, des inépuisables ressources de la propriété privée, des produits du sol et du travail, afin que l'organisation nouvelle assigne à chacun son travail en lui assurant les jouissances réclamées par la dignité humaine. — Mais cette organisation sociale est-elle possible et viable¹? Quelqu'un est-il en mesure d'établir que tous ces beaux projets sont réalisables? Toute cette agitation ne risque-t-elle pas d'aboutir à l'anarchie et à la misère générale? Le programme de la question sociale, se proposant de résoudre le problème de la félicité universelle, n'est-il pas chimérique? Toutes ces questions indiscrètes ne sauraient arrêter les agitateurs de la démagogie. Au fait, pour distribuer à tous équitablement le travail et la jouissance, ils comptent sur une espèce de toute-science, de sagesse universelle, sinon de toute-puissance, — impliquant l'infaillibilité, — à laquelle tout ce qu'on a vu jusqu'à présent en fait de puissance ne saurait être comparable. Ils ne réfléchissent pas aux luttes terribles que provoquerait la conquête de cette toute-puissance ; et ceux qui en auraient fait momentanément l'heureuse conquête, faute de pouvoir contenter tout le monde, avec quelle facilité, grâce à la guillotine, au poison ou à l'épée, si cela ne pouvait se faire autrement, ne seraient-ils pas renversés par leurs rivaux évincés, en attendant que ceux-ci eussent bientôt le même sort! A cette incessante lutte entre les démagogues, pour obtenir le pouvoir suprême, viendra s'ajouter inévitablement chez les masses le

¹ Malgré ses sympathies socialistes, Gustave Vogt a avoué qu'on n'a pas encore prononcé le premier mot raisonnable sur la matière. Voir son discours de recteur en 1877.

besoin d'acheter la plus grande somme possible de jouissance, avec le moins de travail possible. Au plus fort de ce combat sauvage pour l'existence, visant à augmenter la jouissance et à diminuer le travail, il deviendra bientôt manifeste que la nouvelle organisation sociale n'est qu'une utopie. La poursuite du bonheur universel aboutira à la misère universelle, après quoi, il faudra se relever du milieu de ces ruines pour restaurer, si c'est encore possible, les bases de la civilisation actuelle.

Ce matérialisme pratique des socialistes, bien que, sous la direction de Straus, il cherche sa justification dans le matérialisme théorique des naturalistes et des philosophes, ne serait pas si dangereux s'il n'avait prise que dans les rangs de ce qu'on est convenu d'appeler les classes laborieuses. Mais nous le voyons aussi propagé dans les classes les plus élevées, sous forme de poursuite générale de la richesse et de la jouissance, sans un travail correspondant qui aurait le grand tort de ne porter des fruits que peu à peu. Le jeu, la spéculation, des entreprises véreuses, exploitent au profit d'un petit nombre de capitalistes la liberté de l'industrie abandonnée malheureusement à elle-même, après l'abolition des jurandes et des corps de métier. Il ne manque nulle part d'hommes fort satisfaits, qui, optimistes comme Straus, n'ont pas la moindre sympathie pour les multitudes; ils abondent, ces spéculateurs qui, par l'attrait d'un intérêt plus élevé, savent absorber les fonds de la petite propriété : on fait monter artificiellement, au début, les actions de l'entreprise nouvelle, au moyen de gros dividendes prélevés sur le capital, puis on sait vendre au bon moment, après avoir réalisé d'immenses bénéfices aux dépens des dupes. Et pourquoi les dupes manqueraient-elles jamais d'accourir? Ne s'inspirent-elles pas du matérialisme pratique, aussi bien que les fondateurs de ces entreprises? Ces nombreuses entreprises véreuses, avec leurs inévitables catastrophes, entraînent pour bien des gens des pertes fort sensibles, et, ce qui est plus grave, il en résulte, à l'égard de notre état social, une méfiance qui fait nécessairement les affaires du socialisme. A mesure que la poursuite des biens spirituels est abandonnée pour celle des jouissances matérielles beaucoup plus pré-

cieuses, on voit diminuer le courage de l'Etat, défenseur naturel de la civilisation ; le danger du bouleversement rêvé par les socialistes en devient plus grand et l'avenir de la religion de plus en plus sombre.

Au fait, si l'histoire de la civilisation, la philosophie, les sciences naturelles et le socialisme, porte-voix de ces sciences, se prononcent toujours plus hautement contre la religion, il semble impossible que celle-ci puisse continuer à se maintenir, répudiée qu'elle est par tous les intérêts vitaux. En effet, continuer simplement à vivoter dans les rangs de ceux qui, étrangers à ces grands courants du siècle, constituent des classes incultes qui végètent, ne serait pour elle qu'une mort lente et certaine. Le christianisme aurait la même fin que jadis le paganisme classique qui, refoulé dans les villages, dans les bruyères (Heide), en reçut le nom injurieux de paganisme (Heidenthum) ou de foi du charbonnier.

II. *La valeur de ces voix.*

Et, malgré cela, la religion subsistera aussi longtemps que la civilisation, de même que l'antique religion n'a pu disparaître que pour céder la place à une plus élevée. Les adversaires de la religion que nous avons jusqu'à présent cités sont eux-mêmes obligés de l'accorder. Mais ce ne serait pas le cas qu'il demeurerait toujours facile à montrer que la religion est à tout jamais indispensable et nécessaire.

1^o Les adversaires eux-mêmes de la religion ne peuvent être assez logiques pour la bannir complètement.

Il est vrai, les socialistes communistes avec leur matérialisme pratique prétendent que la religion n'est bonne à rien. Ils n'en ont pas moins, pendant quelque temps, fait appel au christianisme en faveur de l'élément le plus idéal de leur tendance. Aujourd'hui encore, ils découvrent en lui certains éléments qui leur sont congénères, quand ce ne serait que le fils du charpentier sacrifié comme martyr, l'appel sympathique fait aux opprimés, la fraternité pour tous, ou la disparition des castes et des classes et même le cosmopolitisme se substituant au nationalisme. En un mot, le côté humain de cette religion im-

pose encore aux socialistes ; si seulement elle n'avait pas certains autres aspects, le côté idéal, ou, pour parler plus véritablement, l'élément surnaturel et transcendental ; si, pour ennobrir et humaniser la vie terrestre, il n'était pas indispensable de fuir la mondanité ; si on pouvait se dispenser de souffrir avec soumission et de porter sa croix ! Mais comme ces côtés-là du christianisme sont peut-être, comme le montre Schopenhauer, justement les plus précieux, et ceux dont il ne saurait être débarrassé, les socialistes de l'heure présente en viennent toujours plus à rejeter, à haïr le christianisme et, en général, toute religion. En attendant, il faut en appeler à l'avenir, au sort inévitable que réserverait à l'humanité une victoire complète de l'athéisme socialiste et de l'organisation qu'il amènerait. Aussitôt qu'à la prétendue félicité universelle on verrait succéder la misère générale et la barbarie, il ne resterait plus qu'à s'entre-déchirer comme des animaux ou à revenir aux biens supérieurs qu'on aurait rejetés¹.

Quant aux matérialistes pratiques de haut parage, l'écroulement de leurs entreprises vertigineuses se charge de leur annoncer que le monde moral obéit à des lois inviolables, en même temps qu'il leur rappelle la base religieuse qu'ils affectent de mépriser. Le matérialisme pratique peut fort bien refouler la religion, la haïr même et la poursuivre pendant quelque temps, mais il ne saurait en mettre en danger l'avenir : car c'est justement pour échapper à la misère, dans laquelle il plonge la société, que le cœur humain éprouve le besoin d'aller demander à nouveau son salut à la religion.

Le matérialisme théorique, auquel le premier en appelle comme à son autorité, paraît beaucoup plus dangereux, parce que, se présentant revêtu de tout un appareil scientifique, il nous impose davantage. Il s'agit donc d'examiner ses théories courantes, pour s'assurer si, en dépit de leur tendance antireligieuse, elles ne seraient peut-être pas contraintes de déposer en faveur de la religion. Nous avons d'abord l'aveu du hégélia-

¹ « La plus intolérable de toutes les tyrannies serait celle du communisme qui me mesurerait le travail à l'aune de la médiocrité et qui m'assignerait des jouissances du goût des autres. » Carrière, *Religiøse Reden*, pag. 473.

nisme et de la philosophie pessimiste qui, aujourd'hui, trouve plus de sympathie. A les entendre, la religion, tout en présentant des vérités supérieures dans une forme malheureusement défectueuse, n'en serait pas moins l'unique moyen de les mettre à la portée de la multitude privée de culture philosophique. Un pareil hommage est aussi peu fait pour satisfaire que la condescendance de l'optimiste Straus qui veut bien nous dire que, pour longtemps encore, la majorité ne pourra se passer de religion. Il n'en demeure pas moins vrai que ces aveux déposent en faveur de certaines vérités supérieures indispensables que la religion peut seule mettre à la portée des hommes qui ne sont pas philosophes. Mais qu'arriverait-il donc s'il fallait refuser à la philosophie elle-même la paisible possession de ces vérités d'un ordre supérieur ? C'est là une opinion qui est devenue très répandue, tout particulièrement chez les naturalistes, non moins que parmi les philosophes sceptiques, ou les critiques qui répudient avec une décision croissante toute espèce de métaphysique. La philosophie spéculative a perdu tout crédit à titre de métaphysique, à commencer par celle de Hegel, passée de mode depuis longtemps, malgré les nombreuses et grandes choses faites incontestablement par ce philosophe. Quant aux essais de ses adversaires pessimistes de concevoir la chose en soi comme volonté ou comme l'inconscient, en dépit de la sensation qu'ils produisent comme événement contemporain, ils ne peuvent éviter le même sort. La philosophie spéculative, qui n'est du reste guère cultivée que par les Allemands, n'est absolument qu'une illusion, à tous égards pareille à celle que ces philosophes attribuent à la religion. Du moment où la philosophie est répudiée avec la religion, toute tendance vers l'idéal se trouve condamnée, excepté l'idéal artistique et la moralité humaine. Il ne resterait plus que les sciences exactes de la nature et les mathématiques, dans lesquelles rentre une étude physiologique de la vie intellectuelle, la physique psychique. La science de la nature serait tout en tout, le dernier âge de la civilisation serait celui de la science exacte, empirique, inductive ; le dernier degré de la culture, le positivisme, laisserait derrière lui la religion et la

spéculation, comme de vieilles illusions passées de mode. Mais l'illusion ne serait-elle pas peut-être du côté de ceux qui jugent ainsi des choses ? Schopenhauer a prononcé un mot remarquable en faveur des besoins métaphysiques, en accordant que les objets de la religion et ceux de la philosophie sont les mêmes. « L'Eglise branle sur sa base. Il a grossi d'une manière effrayante le nombre de ceux qu'un certain degré, une certaine étendue de connaissances rend improches à croire. Le rationalisme plat et vulgaire se targue de mesurer avec son aune de tailleur les plus profonds mystères du christianisme. Le dogme central du péché originel est devenu un jouet d'enfant pour ces cerveaux vides et plats, parce qu'ils s'imaginent que l'existence d'un chacun commence avec sa naissance et que par conséquent nul ne peut être coupable quand il fait son entrée dans le monde. Dans de pareilles circonstances, le matérialisme toujours prêt lève la tête avec sa bestialité ; avec l'incapacité de croire augmente le besoin de connaître. Avec cela le besoin métaphysique est tout aussi ineffaçable qu'aucun besoin physique, il prend au sérieux la philosophie, un homme qui prend la vérité au sérieux. » Mais, comme d'après Schopenhauer, il ne peut y avoir que fort peu de philosophes et que ceux qu'ils peuvent instruire doivent être nécessairement fort peu nombreux, il arrive ceci : pour les peuples, c'est toujours la religion qui est chargée de satisfaire les besoins métaphysiques ineffaçables du peuple. C'est même le cas pour les hommes de génie, d'ailleurs en petit nombre, car ils ont beau expliquer bien des choses, ils n'arrivent jamais à trouver le mot de l'éénigme, comme Schopenhauer se plaît à le rappeler toujours à nouveau. Ils sont éternellement condamnés à s'arrêter devant des faits inexplicables, comme « les forces de la nature » ou « le moi » choses données d'une façon immédiate. Ce philosophe reconnaît en outre qu'il peut bien, à la vérité, connaître et enseigner la vraie moralité, mais qu'il ne saurait entreprendre de faire ce qu'il abandonne au domaine religieux.

J.-F. ASTIÉ.

(A suivre.)